

Des paroles qui traversent le temps

Des écrits qui affranchissent les langues, des récits qui dévoilent les cultures

Rachel Désilets

Numéro 132, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40804ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Désilets, R. (2006). Des paroles qui traversent le temps : des écrits qui affranchissent les langues, des récits qui dévoilent les cultures. *Liaison*, (132), 21–21.

Des paroles qui traversent le temps, des écrits qui affranchissent les langues, des récits qui dévoilent les cultures

RACHEL DÉSILETS

DEUX LANGUES, cinq jours, 40 auteurs. Du 26 au 30 avril dernier, le Festival littéraire international Northrop Frye a rassemblé des auteurs francophones et anglophones de différents genres et de différentes origines, avec, cette fois-ci, un volet portant sur les écrivains africains et afro-américains. Grâce à la traduction et à une bonne dose d'ouverture d'esprit de la part des deux communautés linguistiques, Moncton a résonné au rythme des mots lors de cette 7^e édition.

Une vague d'activités a donc déferlé sur la ville néo-brunswickoise : pièce de théâtre en l'honneur de Northrop Frye, ateliers d'écriture, déjeuners en mots, lectures de poésie et autres manifestations littéraires. Au resto, à l'école, au théâtre ou à l'hôtel de ville, tous les endroits étaient propices à l'échange.

Il ne devrait d'ailleurs pas y avoir de barrière linguistique en littérature, car celle-ci ne s'adresse pas à la conscience, mais à la perception. C'est ce qu'a expliqué, devant une salle comble, Patrick Chamoiseau lors de son dialogue avec Antonine Maillat. Comme lorsqu'il était bercé par la voix des conteurs, enfant, en Martinique : « On ne comprenait pas, mais pourtant c'était clair ». De même que Chamoiseau, qui n'hésite pas à sacrifier le sens d'une phrase pour la musique des mots, Maillat a toujours cru que l'écrivain, qui ne devrait que suggérer, est lésé parce que les mots sont trop clairs.

Tous deux récipiendaires d'un prix Goncourt, les auteurs considèrent que les nouvelles anthologies littéraires devraient regrouper les fraternités par imaginaire et vision du monde plutôt que par langue ou pays, des catégories superficielles. La complicité qui unissait le philosophique Antillais à la chaleureuse Acadienne a conquis l'auditoire, qui a fini par leur trouver des airs de famille.

Autre dialogue, avec le Canadien d'origine cubaine, André Alexis, et Gil Courtemanche. Monologue, plutôt, Courtemanche étant des plus volubiles et Alexis des plus effacés. Devant une trentaine de personnes seulement, l'auteur et journaliste québécois a offert ses réflexions sur les rapports entre la réalité et la fiction : « Selon moi, la fiction est le meilleur moyen de raconter le monde », car la réalité se déroule à un rythme tel qu'elle est insaisissable. Mais la fiction ne découle-t-elle pas directement de la réalité ?

Les lectures offertes lors de *Fiction... ou presque* ont abondé dans ce sens. La jeune auteure acadienne Emma Haché, pétillante de fraîcheur et de simplicité, a lu un extrait de son seul texte publié, *Intimité*, inspiré d'une histoire vraie. Une jeune Allemande débarque au Canada durant la Seconde Guerre mondiale pour épouser le soldat qui l'a engrossée. Elle se voit offrir des cigarettes comme cadeau

de bienvenue et se mourra finalement d'un cancer du poumon... Gil Courtemanche nous a décrit dans le détail la fameuse piscine de Kigali, et le Québécois Louis Hamelin a partagé la réalité crue du *Monde de Jacob*.

Hamelin nous a ensuite plongés dans une fin du monde à l'américaine avec, comme arrière-plan, un accompagnement musical apocalyptique des Païens. Emma Haché, pourtant si candide de nature, s'est glissée dans la peau d'un entrepreneur en pompes funèbres qui négocie froidement les arrangements funéraires d'un enfant. La mort est encore une fois présente avec le Montréalais Nicolas Dickner et son roman *Nikolski*. Suite au décès de sa mère, le narrateur se transforme en « archéologue de placard » pour un « dernier grand ménage » d'où surgiront de mystérieux cahiers.

La poésie est-elle aussi destinée à mourir ? Huguette Bourgeois, poète acadienne et professeure à l'Université d'Ottawa, ne s'était même jamais posé la question : elle a besoin de la poésie. « J'ai une confiance très grande en la poésie. Elle va faire son chemin. »

L'Acadien Roméo Savoie abonde dans le même sens : « C'est comme si on me demandait si l'homme avait un avenir. » L'artiste multidisciplinaire rappelle qu'on avait annoncé la mort de la peinture avec l'avènement de la photographie. Comme la peinture, la poésie s'est transformée mais continuera à vivre. Debout devant une projection de ses toiles, Savoie a lu « Là où entre la lumière », né d'un exercice d'écriture automatique : une heure d'écriture devant 21 toiles durant 21 jours.

Lors de la première Conférence Antonine-Maillat/Northrop-Frye, Neil Bissoondath, Indien né à Trinidad et habitant le Canada depuis trente ans, a expliqué que la narration est nécessaire et que son pouvoir est manifeste. Chacun a un livre en soi et « la carrière, même si elle est bien réussie, ne suffit pas », ce qui explique que nombre de retraités se tournent vers l'écriture. Le professeur en création littéraire à l'Université Laval a fait surgir toutefois de nouvelles questions : que fera l'écrivain à sa retraite ? De la chirurgie ? ■



Myriam Cyr

Rachel Désilets est étudiante en information-communication à l'Université de Moncton.